

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 16

Artikel: Lè dou marghelhî
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trop près dans son intérieur, il les avait éloignés tous à force de mauvais procédés.

La pauvre jeune mère, à bout de courage, s'efforçait d'en retrouver en embrassant sa fille qui venait d'atteindre cinq ans; elle n'y pu réussir: une phtisie galopante s'empara d'elle et l'emporta rapidement. Ses derniers mots furent pour exprimer sa sollicitude sur l'avenir de sa fille.

Par suite de sa jalousie et de son aversion pour sa sœur, Georges de Courcelles avait toujours empêché sa jeune épouse de la fréquenter et de l'attirer chez elle. Mais quelques entrevues avaient suffi à ces deux bonnes natures pour s'apprécier mutuellement; elles entretenaient en secret un commerce de lettres par l'entremise d'une personne sûre, si bien qu'elles avaient contracté l'habitude d'échanger leurs confidences.

Peu de jours avant sa mort, la malade écrivit à sa belle-sœur pour la supplier de veiller sur sa fille, dans le cas où son père lui ferait défaut. La réponse qu'elle reçut ne contribua pas peu à adoucir ses derniers moments.

Paul Ladureau, au sortir du collège, avait eu une destinée toute différente de celle de son cousin. Son père l'avait rappelé au près de lui; il était impatient, sinon de l'initier si tôt à ses spéculations ténébreuses, du moins de se décharger sur lui du travail fatiguant de la comptabilité. Le jeune homme, par respect pour son père, se prêta sans résistance à cette ennuyeuse besogne qui ne lui rapportait aucun profit et souvent révoltait son cœur honnête, par le peu qu'il en apercevait.

Mais il y trouvait un ample dédommagement, l'occasion de voir sa cousine tous les jours, à toute heure. Les liens de l'amitié et de l'amour naissant les attirèrent de plus en plus l'un vers l'autre. Ils en vinrent à ratifier par serment les promesses qu'ils avaient échangées bien des fois, avant l'époque de l'adolescence. M. Ladureau n'attachait aucune importance à ces familiarités; tout entier à son argent, l'avare ne comprenait pas qu'on pût s'occuper sérieusement d'autre chose. Mme Ladureau, au contraire, s'applaudissait secrètement de voir son mari ne point s'opposer à un dénouement qu'elle désirait. Les jeunes gens commençaient à entrevoir le jour depuis si longtemps rêvé.

Paul, naturellement timide, hésitait depuis plusieurs mois à toucher cette question. Un matin cependant que son père lui parut fort bien disposé, par suite d'une bonne affaire qu'il venait de conclure, il s'enhardit à parler.

Tout à coup il se fit une explosion comme un coup de foudre.

— Malheureux! s'écria le père, tu voudrais épouser une fille qui n'a rien! es-tu donc devenu insensé?

Paul abasourdi trouva néanmoins la force de répliquer sans manquer de respect à l'auteur de ses jours.

— Mais, mon père, qui vous dit que ma cousine n'a rien?

— Qui le sait mieux que moi?

— Au surplus je l'aime et j'en suis aimé.

— Imbécile!

— Je travaillerai, vous avez pu en juger vous même que j'en suis capable et que je ne perds pas mon temps.

— Que t'en revient-il?

— Rien jusqu'à présent que le strict nécessaire, par la raison que je suis chez vous et que mon devoir est de vous obéir; mais une fois marié...

— Marié! s'écria Ladureau furieux, avec une fille qui n'a rien? Et tu comptes sans doute sur moi pour payer une pareille sottise? Jamais! Il te faut d'abord mon consentement; je le refuse, et pour ce qui est d'argent, tu n'auras pas de moi un rouge liard.

(à suivre).

Dans la cave d'un épicier, un rat se nourrissait copieusement de mélasse enfermée dans un tonneau. Cela n'offrit d'abord aucune difficulté. Le tonneau étant plein, le rat n'avait qu'à introduire le nez dans le trou de la bonde. Mais à mesure que l'é-

picier servait ses clients, la mélasse baissait, baissait; si bien que le rat, quoique allongeant le cou et se penchant de son mieux, n'y put bientôt plus atteindre.

Comme il était avisé, il pria un rat du voisinage de lui donner un coup de main, et de lui tenir solidement la queue entre ses dents, de façon qu'il put descendre dans le tonneau, comme on descend au bout d'une corde dans un puits.

L'épreuve réussit à souhait; mais l'épicier ayant pratiqué de nouvelles saignées, la mélasse ne tarda pas à être encore hors de portée.

— Bah! se dit le rat, maintenant que j'ai trouvé le truc, je saurai bien me tirer d'affaire.

Il s'adressa à un autre de ses amis, qui prit entre ses dents la queue du second, tandis que le second en faisait autant pour le buveur.

Et à mesure que la mélasse diminuait, le gourmand appelait à son aide de nouveaux confrères. C'était un chapelet de rats, se tenant tous par la queue, et perdus dans la profondeur du tonneau.

Chaque jour, le chapelet s'augmentait d'un grain, c'est-à-dire d'un rat.

Si bien qu'à la fin, le poids devenant trop lourd, la queue de celui qui était suspendu près de la bonde rompit sous l'effort, et ce fut une effroyable dégringolade de rats qui trouvèrent une mort tragique dans le fond du tonneau.

Un seul survécut, celui qui restait à l'orifice, avec une queue entre ses dents. Il s'éloigna les larmes aux yeux, et conserva pieusement cet appendice.

Le lendemain, l'épicier fut émerveillé en voyant que son tonneau, presque vide la veille, s'était accru comme par enchantement.

Lè dou marghelhi.

Di mé vâi Jean-Louis, est-te bin zu lo metî ce ti l'hiver?

— Na pardieu, mauvaise annâie, né presque min zu demôo et lo pou que lai a zu l'étâi ti dâi pouro diablio. Et té, Louis, cein va te mî per tsi vo?

— Ouai!... peindein l'hiver, qu'on arâi lo teimps, néin n'a pas pi ion que volliê sé decida dè parti; ma pas petou que pû coumeinci d'allâ après la tourbe, clliau bougro deménadzont coumeint dâi sorciers. B.

Opéra. Nous rappelons à nos lecteurs l'ouverture de la saison d'opéra qui aura lieu lundi 18 courant par la représentation de **Mignon**, opéra comique en 3 actes (voir aux annonces). Nous désirons vivement que cette soirée attire un nombreux public afin d'encourager dès le début notre nouvelle troupe dont on sera, nous n'en doutons pas, très satisfait.

Papeterie Monnet. — Joli, choix de *psautiers* toile, maroquin et velours.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}